

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 71 (1932)  
**Heft:** 11

**Artikel:** Garriguet et pilochois  
**Autor:** D.C.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-224477>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

**Nous avisons les personnes qui ont reçu le CONTEUR depuis quelques semaines à l'essai, que nous prendrons l'abonnement en remboursement pour le 15 mars.**



LO TESTAMEINT D'ON CAION RODZO

L'AUTRA demeindze, on a trovâ, d'ein lévè de Budron, pè vè la Mébra, on pâi que l'étai dévorâ per plièce. Lâi avâi oquie de marquâ dessu, on grattâdo quemet lâi a su lè carreau de courti quand lè dzenelhie l'ant égrevattâ. Monsu V. de pè Tiudzy l'a tot parâi pu liaire clli tsalavarî et mè l'a einvouyâ. Paraît que cein l'avâi étâ écrit pè on caion et que l'étai son testameint. Vaitce cein que desâi :

« Du lo fond dâi z'ébouéton, l'ôuio fotemassi. allâ et veni molâ dâi couti que ceint m'acheint mau. D'ailleu, du sti matin mè fant djonnâ et tot caion que su, sé prâo que n'è pas lo Djonno fédérat. On ne sâ ni cò vit, ni cò mouert. L'è por cein que vu reindzî mè z'affére, et testâ bin adrâi. Dan, ie testo dinse :

Le baillô mon sang à mon boriau et à sè z'aide, du que faut adî perdounâ. Po ma roba, de sia (soie), le baillô à la bouiba que gardant : ein a prâo fauta, la poûra. Mè sie l'âodrant ài dzouveno merdâo que n'ant que quelque pâi fou dèso lo nâ, po sè fère onna moustatse et que sè moquâvant de mè ein mè descent : caion. L'è z'amouerà l'arant mè get po lâo bombardâ, que me fant dza soveint. Mè pioton, mon rebouille et mè z'orollie, le baillô ài chomei po fère de la soupa ài gros pâi, que sâi pas crebliâie... Mè tsambette de derrâi (*jambon*), ào valet po sa noce. L'étai bon por mè, m'a jamé laissâ manquâ de paille po éteindre (*faire la litiere*). L'amâvô bin et ronnâvo de dzoutâo quand vegnâi mè grattâ su lo cotson... La tsambette gautse de devant et la paletta po lo batsi de la felhie, la Caton, que l'a prâo zu couennâ derrâi lè z'ébouéton. Lè vayé pardieu prâo pè lè feinte, lo tsanteimps, quand la sélao fasâi pétolâ lè lan, mâ sè sant jamâ maufyâ que lè guenivâ. Se faut batsi devant de lâo maryâ, n'è pardieu pas l'eimbarras... L'autra tsambetta de devant, et lè z'ajiette, i'en fè preseint ào maître po écâore ào mécanique et mon bacon (*lard*) à la mère po freccassî sè truffye... Ma fraissere, la baillô ài z'ovrâi de l'ottô, que l'ant bin poûra mena, quand vignant ài dzornâ. Mon tieu sarâi po lo bouffbo, que n'en a min et que l'étai adî à mè fère à souffrî... Dâi petit bouf, i'en baillô on bet ào régent po de la sâocesse. Mè gros bouf po dâi sâocesson à tota la maisounâie. La demeindze, po que sè rappeléant de mè... Por quant ào boutefâ, lo baillô de bon tio po l'interrâ ào peregrand. Vâo pas allâ bin lliein, vint à rein, clli pouro vilhio. Ranquemalle à fère poâre. L'étai bon por mè assebin... Mon bouryon, lo baillô à la perrotse po molâ la rasse... Ma tiuva, l'è po

la serveinta po fère sè bigoudi et sè recouque-lhion. L'a bin meretâ oquie. L'è li que mè portâve la mîtra...

Crâio que n'è nion âobllia. Quechâ : Baillo, po fini, mon grognement à la Janotton, que l'è adî à ronâ.

Tserdzo lo tia-caion dâo velâdzo d'âtre mon exécute... testamentaire, quemet diant lè z'hommo de loi... et que lo bon Dieu dâi caion sâi avoué mè.

Dinse fê, pas bin lliein de l'hôtet de la pousta, clli dzo de pou temps.

Djan Caion-Rodzo. »

Pour copie conforme :

Marc à Louis.

## MAURICE GABBUD

La mort n'épargne personne. Elle frappe beaucoup, ces jours-ci, les familles et c'est triste de lire les journaux. Nous avons été peiné en apprenant le décès de M. Maurice Gabbud, rédacteur du *Confédéré*, collaborateur du *Conteur Vaudois*.

Notre dessein n'est point de redire ici la carrière du défunt car nous ne possérons pas les éléments biographiques qui y seraient nécessaires.

Il faisait bonne figure parmi les conteurs de notre pays : sans être très original et nouveau, il écrivit de petites historiettes inoffensives qui attestent d'un bon goût bourgeois teinté de pessimisme curieux. Il avait même préparé, en collaboration avec M. Pierre Biolley, le programme d'un petit journal, similaire du *Conteur Vaudois*, dont seul le titre « Le Conte des Alpes » vit le jour.

En 1919, il fut appelé à remplacer M. Courthion comme rédacteur du *Confédéré*. L'année dernière, il avait été nommé président de l'Association de la Presse valaisanne.

Passionné de l'histoire et du folklore, M. Gabbud faisait partie du Comité de la Société d'Histoire du Valais romand, dont il fut secrétaire de 1920 à 1925.

Il collabora de même au *Glossaire des patois romands*, à la *Patrie suisse*, au *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* et aux *Annales valaisannes*.

Son ensevelissement a eu lieu jeudi, 10 mars, au Châble (Bagnes).

## GARRIGUETTE ET PILOCHOIS

DEPUIS tantôt cinq ans qu'il dirigeait au fin fond du Congo une importante factorerie pour le compte d'une compagnie française, Casimir Pilochois s'envoyait de façon prodigieuse. Il était l'unique Européen qu'il y eût à cent kilomètres à la ronde; et, dame, il commençait à trouver singulièrement assommante la promiscuité perpétuelle de noirs à peu près stupides. Il en était réduit à prendre ses repas seul, à déguster seul, tout seul, les conserves de choix, les pâtés de foie gras, les liqueurs fines et les bouteilles de champagne de marque qu'il se faisait adresser de France régulièrement et en quantités respectables.

Aussi, demanda-t-il, un beau matin, au chef du personnel de sa compagnie, de lui envoyer sans retard un jeune homme intelligent et actif qui lui servirait de second.

Ce jeune homme intelligent et actif lui parvint trois mois plus tard, sous la forme d'un grand diable, long comme un jour sans pain, qui se nommait Garriguette.

Actif, Garriguette l'était. Mais il était surtout intelligent. Il ne tarda pas à s'apercevoir que son chef, Casimir Pilochois, lui laissait presque entièrement la direction de la factorerie, c'est-à-dire le travail, tandis qu'il passait le plus clair de son temps à bien manger et à boire sec, en attendant la fin du mois, moment fatidique choisi par les pièces de la monnaie pour tomber dans les escarcelles. Garriguette ne fit aucune réflexion, mais il n'en pensa pas moins.

Il n'en pensa pas moins puisqu'il se tint un soir *in petto* ce raisonnement inspiré par la logique la plus pure, sinon par l'honnêteté :

— Mon Pilochois de patron a des appointements considérables et n'en fiche pas un coup. Moi, je gagne tout juste trois mille six, et je turbine toute la journée par une chaleur torride. Pourquoi n'essaierais-je pas de lui souffler sa place ?...

Evidemment !...

Seulement, c'était un projet plus facile à imaginer qu'à mettre à exécution.

Il arriva pourtant un jour où Casimir Pilochois récolta le prix de ses excès de table et de boisson : la gravelle, la sciatique, la goutte et l'artério-sclérose fondirent sur lui avec un ensemble parfait. Tout d'abord, il tenta de réagir et de mettre un frein à sa gourmandise, mais ses bonnes résolutions s'évanouirent vite : les colis de victuailles et de liqueurs continuaient à arriver en abondance de la mère-patrie et Pilochois n'était pas d'humeur à jouer perpétuellement les Tantale.

Garriguette, qui le plaignait hypocritement, mais qui, au fond, exultait de le voir ainsi, car il pensait bien que les maladies dont souffrait Pilochois finiraient par avoir le dessus, dit, certain soir, à ce dernier :

— Saviez-vous ce que vous devriez faire, M. Pilochois ? Vous devriez aller en France vous reposer quelques mois. Le climat n'est pas bon pour vous et vous y laisserez votre peau... Justement, j'ai demandé un congé, car j'ai des affaires de famille à régler là-bas... Arrangez-vous nous partions ensemble, dès que sera arrivé l'employé chargé de diriger la factorerie par intérim.

Ce que ne disait pas Garriguette, c'est qu'il avait une idée de derrière la tête ; et, cette idée, il la mit en pratique dès que Pilochois et lui eurent mis le pied sur le paquebot qui devait les conduire à Bordeaux.

Ils faisaient tous deux leurs quatre repas par jour, et il ne s'en passait pas un seul que Garriguette ne fit monter une ou deux bouteilles de bon vin dont il servait de copieuses rasades à son chef, sans cependant s'oublier lui-même. Tant et si bien que lorsque le paquebot toucha le grand port français, Pilochois fut pris d'une crise de goutte si aiguë qu'il dut s'aliter sans délai...

Garriguette, rayonnant intérieurement, prit prétexte de ses affaires de famille pour le planter là, filer dare-dare sur Paris, et alla trouver le chef du personnel de la compagnie. Il lui exposa en quel état de santé déplorable était l'infortuné Pilochois et comment la sciatique, la goutte, la gravelle et l'artério-sclérose avaient

fait de cet homme, jadis robuste, un valétudinaire incapable de retourner à son poste au Congo. Il termina en s'offrant à lui succéder dans l'emploi de directeur de la factorerie, puisqu'il connaissait le pays.

Mais, trois semaines plus tard, Garriguette reçut, à l'heure du dîner, la visite plutôt inattendue de Casimir Pilochois.

— Comment ! Vous ici ! s'écria-t-il en le voyant rose et jovial.

— Eh oui ! répondit gaiement Pilochois, et, Dieu merci, ça ne va pas trop mal... La meilleure preuve, Garriguette, c'est que nous allons dîner ensemble !...

Ils s'en furent dans un restaurant fameux du boulevard, où Pilochois commanda un repas plantureux, arrosé de vins des meilleurs crus.

Ils y firent honneur, et non seulement à celui-là, mais encore à une dizaine d'autres, les jours suivants, car c'était un excellent homme, Casimir Pilochois, qui aimait à dépenser sans compter. Garriguette, à le voir ainsi jouer de la fourchette et lamper force rouge-bords, comme s'il n'avait jamais eu la moindre crise, écarquillait de grands yeux. A la fin, il n'y tint plus, et manifesta son étonnement.

— Voilà tout mon secret, répondit Pilochois en tirant de sa poche un flacon.

Et, le tendant à Garriguette, interloqué, il ajouta dans un sourire :

— C'est le fameux Elixir du docteur Lapépy. Grâce à lui, mon ami, je puis maintenant boire autant que je veux et manger à ma guise, sans souci de la goutte, de la gravelle et de l'artéiosclérose. C'est à Bordeaux qu'un médecin éminent m'a indiqué ce merveilleux produit, qui me remis complètement sur pied et me permettra, j'en suis sûr, de vivre jusqu'à cent ans !...

C'est ainsi que Garriguette vit s'évanouir le rêve qu'il avait fait de supplanter Casimir Pilochois, son chef ; il en contracta la jaunisse, et, comme il ne voulut pas se soigner, il fut — si j'ose m'exprimer aussi vulgairement — nettoyé en cinq sec....

D. C.

#### LE CENTENAIRE DE VICTORIEN SARDOU

 N vient de fêter officiellement le centenaire de Victorien Sardou. Et M. Georges Monly apporte à ce centenaire l'hommage des Lettres en publiant une vie de l'auteur de *La Tosca*.

Sardou, qui, d'humbles débuts, s'était élevé à une carrière brillante, avait été protégé, plus d'une fois, par son épouse.

Quand il avait dix ans et demi, et comme il se montrait un excellent élcolier, son père, pour le récompenser, lui promit de l'emmener à Versailles, par le chemin de fer, et de lui faire visiter le château. L'excursion fut fixée au dimanche 8 mai 1842. Le jour venu, il faisait un temps radieux, et l'on était prêt à partir, quand le petit Victorien fut pris d'un violent mal de tête. Malgré l'impatience de son père, il lui était impossible de quitter la maison.

On attendit. Au bout de deux heures, le malaise passa, et la famille Sardou prend le chemin de Versailles. Mais, en arrivant à la gare, elle apprend un terrible accident : le train précédent, celui que les Sardou auraient pris, sans la migraine de Victorien, a déraillé à Bellevue. Il y a trente-deux morts, dont l'amiral Dumont d'Urville... Quand Victorien Sardou alla à Versailles, quelques jours plus tard, ce fut par la patache qui partait du Cours-la-Reine.

La chance servit aussi Sardou quand il se présenta à l'Académie française, en 1877. Ses adversaires étaient Leconte de Lisle, jeune encore et rival peu dangereux, et le duc d'Audiffret-Pasquier, très soutenu par Broglie et la droite de l'Académie.

Une seule influence pouvait balancer, chez les Quarante, celle de Broglie : c'était celle de Thiers, son adversaire politique. Sardou l'obtint, par l'entremise de Legouvé. Le 7 juin, Sardou fut élu au troisième tour, par dix-neuf voix contre dix-sept à d'Audiffret-Pasquier et une à Leconte de Lisle.

Peu de jours après, Thiers était mort.

#### SOIR DE GRIPPE

*Tu es là ? Oui ?... Ne t'en va pas ; Reste ici ; là ; sur cette chaise ; Ce n'est peut-être qu'un malaise... Mais reste ici ; ne t'en va pas.*

*Baisse encore un peu mon emplâtre... Comme ceci... je t'idolâtre !... Et mets la cruche sous mes reins ; Merci ; c'est mieux ; oui, je suis bien...*

*Mon cœur est lourd... et ma vessie... Soulage-moi, je t'en supplie... J'aime le geste de ton bras Glissant sous moi le vase plat...*

*Il pleut, il pleut dans ma souffrance Tout comme il pleut dans la faïence... Auras-je, amour, mouillé ta main ? Ce sont mes larmes... ce n'est rien...*

*J'ai fini ; merci ; ça va mieux ; Ne jette rien, bijou, tu veux, Pour que le docteur examine Attentivement mon urine...*

*Amour... amour... l'intimité, D'heure en heure, va nous gagner : Je suis libéré, mon doux cœur, Déjà de toute ma pudeur...*

*Tu dis ?... Que je viens de parler ? C'est la fièvre ; j'ai déliré... Je ne sais plus ; oh ! j'ai si mal... Peut-être était-ce intestinal ?*

*Baisse encore un peu mon emplâtre ; Bien sûr, je n'ai rien du bellâtre, Emmaillotté comme un poupon, Avec ce bandeau sur mon front*

*D'où dégoutte l'eau vinaigrée Qui doit activer ma suée... Entre mes deux draps blancs, voici Déjà le joyeux clapotis*

*Des transpirations abondantes... C'est bien... c'est bon... c'est la détente... Baisse encore un peu mon emplâtre : Mon sein, déjà, sent le rousâtre...*

*Le thermomètre ? Oh ! mon amour... C'est vrai ? Tu crois ? Trois fois par jour ? Je suis gagné par la folie... Mais, tu me gâtes, ma chérie !* P. S.

**Un mot d'enfant.** — Mademoiselle Ginette, escortée de son papa et de sa maman, fait la tournée des visites annuelles aux membres de la famille. On arrive chez Tonton Hector, le vieil oncle à héritage, et qu'il faut ménager.

— Eh bien, mademoiselle ma nièce, demande-t-il après les compliments d'usage, es-tu contente de tes étrennes ?

— Enchantée, répond Ginette d'un ton d'ailleurs peu sincère. Seulement je n'ai encore reçu que des étrennes utiles.

— Et alors, tu te plains, mon enfant ?

— Non, chez Tonton. Seulement, je voudrais bien que quelqu'un ait l'idée de me donner des étrennes inutiles !

— Sépristi, ma pauvre Ginette, je n'ai vraiment pas de chance, s'écrie Tonton désolé. Moi qui avais cru te faire plaisir en t'achetant un joli parapluie !

— Bravo, Tonton ! répond la charmante enfant. Justement, je les perds tous !

#### LE MORT SAISIT LE VIF

 L est bien vrai qu'il y a des gens qu'il faut qu'on tue. Pour ma part j'en connais au moins un de qui l'astuce n'a pas hésité à se faire macabre, joyeusement macabre d'ailleurs, pour atteindre à ses fins. Mais je vous narre scrupuleusement l'histoire, elle en vaut la peine.

Pendant sa vie, Claude Gervais avait obligé bon nombre de ses amis. Le malheureux était-il fondé de ce fait à compter sur un peu de grati-

tude ?... Peut-être, et voilà qui prouve qu'il ne connaît ni la vie, ni le cœur de ses semblables. Depuis... depuis sa mort, il sait à quoi s'en tenir et il a du moins acquis le droit de refuser tout prêt d'argent, tout service à un ami quel qu'il soit...

Ce matin-là, une annonce comme nous avons accoutumé, hélas ! d'en lire tous les jours dans notre journal, faisait part aux parents et amis de Claude Gervais que ce dernier avait quitté cette vallée de larmes et que ses obsèques auraient lieu le lendemain à onze heures...

Or, le lendemain, cinq amis seulement de Claude Gervais, cinq en tout et pour tout, se rendaient au Père-Lachaise pour rendre à sa dépouille funèbre les derniers devoirs... Tout en causant, tout en faisant l'apologie du défunt, ils attendirent un long temps devant la vieille nécropole parisienne... Voyant l'heure avancer, ils commencèrent à se demander quel drame de la circulation avait bien pu retarder ainsi l'arrivée du cortège funèbre au champ de repos... Un quart d'heure encore passa.

— Décidément, disait l'un, même dans la mort il nous aura fait attendre !

— De fait, c'était chez lui une déplorable habitude, il était incapable d'être exact à un rendez-vous...

— Et il ne s'excusait même pas... Tel le Grand Roi, il avait le chic pour se faire attendre.

— Oui, mais c'était un si brave type... on lui pardonnait tout...

Maintenant, il était midi moins cinq, que faire ? l'un des amis proposa de se dévouer pour aller s'enquérir des raisons du retard ; à son profond étonnement le concierge du Père-Lachaise lui répondit qu'aucun convoi n'était annoncé... Il n'y avait plus qu'à téléphoner à Mme Claude Gervais. Ce qu'il fit.

— Mon mari est parti, répondit cette dernière. Et ce fut tout...

Certes, cette réponse était étrange, l'euphémisme curieux, mais ne fallait-il pas mettre sur le compte de la douleur, — et quelle douleur ! — un pareil laconisme ?...

Toujours est-il que si Claude Gervais était parti, sa dépouille n'était pas arrivée. Et il y avait là quelque chose d'affarant.

— Un accident, s'entêtait à répéter l'un des amis, je vous dis qu'il aura été victime d'un accident...

— Le dernier, répliquait un autre... il ne s'en portera d'ailleurs pas plus mal...

Oui, mais quelle décision prendre en l'occurrence ? Attendre encore ? C'est le parti qu'adopteront les amis du défunt. Ils avaient trop attendu pour ne pas patienter un petit quart d'heure encore. Tout à coup ils virent venir à eux le fils du défunt. Ce dernier non seulement n'était pas en deuil, mais encore il avait le sourire. Il s'avancait les mains tendues.

— Vous attendez mon père, n'est-ce pas, ou du moins sa dépouille ?... Eh bien, suivez-moi, car c'est mon père qui vous attend, ce en face...

En face, c'était comme en face de tous les cimetières, un café, et là, bien vivant, Claude Gervais riait à gorge et ventre déployés devant une tournée d'apéritifs...

— Vous avez eu chaud, hein, les amis !... Et je vous ai fait attendre ?... Peu importe, c'est moi qui régale...

Le plus amusant, c'est que ce sacré Claude exigea d'entendre sa propre oraison funèbre de la bouche même de celui qui l'avait rédigée. Il applaudit aux passages particulièrement bien sentis, puis :

— Voilà qui est assez rare... Moi du moins je me serai vraiment vu mourir... Sais-tu qu'il est tapé ton papier, conserve-le précieusement... il resservira... Malheureusement je ne puis te répondre qu'en vers... en vers de douze pieds... aussi sera-ce pour une autre fois !...

Les amis de Claude n'en pouvaient revenir, ils n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles.

— Nous expliqueras-tu, joyeux fumiste, exigea l'un d'eux ce que signifie cette plaisanterie.